

Laurette, comédie en trois actes et en vers, tirée des Contes de M. Marmontel

Auteur : Oisemont (d')

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

64 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en 3 actes et en vers libres](#)

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-10058

Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb102496992>

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie)

Éléments codicologiques70 p. ; in-8

Date

- 1779-8-2
- 1780 (date de l'édition)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis, chez Vente

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Oisemont (d'), *Laurette, comédie en trois actes et en vers, tirée des Contes de M. Marmontel* 1780 (date de l'édition) ; 1779-8-2

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 22/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/142>

Copier

Notice créée le 07/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

Syr
(10058)

LAURETTE,

COMÉDIE

BN TROIS ACTES ET EN VERS,

Tirée des Contes de M. MARNONTEL;

Par M. D'OISEMONT.

*Représentée par les Comédiens Ordinaires du Roi,
le 2 Août 1779.*



A PARIS,

Chez VENTE, Libraire des Menus-Plaisirs du Roi
& des Spectacles de Sa Majesté,
rue des Anglois.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Permission.

Y Th
10058

A MONSIEUR,
MONSIEUR LE MARQUIS
DE GACHE,

Grand Chambellan de S. A. R. Monseigneur le
Prince CHARLES - DE - LORRAINE , Conseiller
Député des Etats du Brabant , &c. &c. &c.

MONSIEUR,

*Vous avez , un des premiers , applaudi cette
Piece lors de l'essai que j'en fis faire il y a quelques
années sur le Théâtre de votre ville. Vos conseils
ont même fait disparaître quelques-uns de ses dé-
fauts. Je me proposai , dès-lors , de vous l'offrir , si
jamais elle obtenait les honneurs de la scène Fran-
çaise , & si sur-tout elle avait l'avantage de s'y sou-
tenir quelques représentations. C'est donc une espece
de dette que je paye aujourd'hui à l'homme instruit
& éclairé , connu depuis long-temps pour chérir &
protéger les arts & la littérature. Daignez agréer ce
foible témoignage du respectueux dévouement avec
lequel je suis ,*

MONSIEUR ,

Votre très - humble & très-
obéissant serviteur, D'OISEMONT.

A C T E U R S.

LAURETTE, *fille de Bazile, amante de Luzi.*

LUZI, *amant de Laurette.*

SOLIGNI, *ami de Luzi.*

BAZILE, *pere de Laurette.*

FINETTE, *suiivante de Laurette.*

SAINT-GERMAIN, *valet-de-chambre de Luzi.*

LA FLEUR, *laquais de Luzi.*

La Scène est à Paris, dans la maison de Luzi.



LAURETTE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCÈNE PREMIERE.

LAURETTE, FINETTE, *paroiſſant*
achever la toilette de Laurette.

EST-CE fait ?
LAURETTE.

FINETTE.
Permettez, un tour à cette aigrette :
J'aurai fini dans le moment.

Oh ! c'est bon.
LAURETTE.

FINETTE.
S'ennuyer devant une toilette !

A 3

LAURETTE,

Vous n'êtes pas assurément
De notre sexe.

LAURETTE.

Ah ! je n'étais pas faite
Pour espérer jamais d'être vêtue ainsi.

FINETTE.

Combien vous allez plaire au Comte de Luzi !

Il vous trouvait déjà si belle
Dans vos simples habits. Puis-je, Mademoiselle,
Lui dire qu'il vienne ?

LAURETTE.

Un instant.

FINETTE.

Vous oubliez donc qu'il attend
Le moment de vous voir, sans blesser la décence.
Je suis sûre qu'il est dans une impatience....

Vous êtes, vous, bien moins vive que lui,
Et moins tendre, je crois : ce n'est que d'aujourd'hui
Que je vous sers ; mais je suis clairvoyante,

Et je vous trouve un fonds d'ennui
Dont rien ne vous distrait. Vous n'êtes pas contente,
Il s'en faut : cependant, je ne puis concevoir

Quels chagrins vous pouvez avoir ;
Un amant jeune & riche, occupé de vous plaire,
Qui cherche à prévenir les moindres de vos vœux,
Un homme aimable autant que généreux...
Que souhaiter de plus !

COMEDIE.

7.

LAURETTE.

(à part)

Il est vrai. Mais mon pere !

FINETTE.

Soupirez librement , sans vous cacher de moi :
Si vous saviez combien je suis compatissante !
D'ailleurs , une soubrette est toujours confidente ,
C'est le plus fort de notre emploi.

Ouvrez-moi votre cœur ; allons : cela soulage.
Je puis vous être utile, Et puis ne fais-je pas
Quels sont les secrets de votre âge ?

Tenez , pour vous sauver le plus grand embarras ,
Je vais vous deviner. Vous avez l'ame bonne ,
Et l'amour de Luzi vous parle en sa faveur ;
Mais je crois qu'à Coulanges , il est une personne
Qui vous tient bien autant au cœur.

LAURETTE.

Quoi ! vous sauriez !...

FINETTE.

Et oui. Comme vous pouvez croire ,
Avant que d'entrer chez les gens ,
Il faut bien s'informer , apprendre leur histoire ;
On se rend nécessaire alors , & nos talens
Trouvent à s'exercer.

LAURETTE.

Eh bien , je le confesse ;
Le seul mortel que je doive chérir

A 4

8

LAURETTE,

Est à Coulange, il est dans la tristesse,
Dans les pleurs ; il doit me haïr,
Croyez pourtant qu'à sa tendresse,
A mes devoirs, on n'eût pu me ravir,
Si l'on n'eût pas usé d'adresse.
Jamais ; non , non , jamais je n'aurais pu le fuir.
Mademoiselle , hélas ! vous pourriez me servir,
Prenez pitié de ma jeunesse ,
D'un pere , de mon repentir ,
De mes larmes , de Luzi-même ;
Car je le haïrai...

FINETTE, à part.

Ce n'est pas lui qu'on aime ;
Achevons de nous éclaircir....
(à Laurette)

Vous pouvez compter sur mon zèle ,
Et qui plus est , sur ma discrétion.
Sachons de quel service il seroit question....

LAURETTE.

De me trouver quelqu'un de sûr & de fidèle
Pour porter une lettre....

FINETTE, malignement.

A Coulange !

LAURETTE, avec timidité.

Oui.

FINETTE, à part.

Fort bien.

Je m'en doutais. Je sais où trouver votre affaire,
Et vous voulez écrire, à qui ?

LAURETTE, *à part, après une
courte réflexion.*

Je n'en fais rien.

Je n'oserais jamais m'adresser à mon pere,
Mon pauvre & digne pere.... Hélas ! à son malheur
Aura-t il pu survivre ? affreuse incertitude,
Dont le poids accable mon cœur !

Et Luzi m'abandonne à cette inquiétude !
N'aurait il pas, du moins, pu charger son ami ?....

FINETTE.

Quand on veut employer les gens, il est étrange
De se parler à part, de s'ouvrir à demi...

LAURETTE.

Pardon... me diriez-vous si l'ami de Luzi,
Si le Marquis de Soligni
Serait de retour de Coulange ?

FINETTE.

J'entends ; le message est pour lui.



SCÈNE II.

LUZI, LAURETTE, FINETTE.

LUZI.

EST-CE fini, bientôt? puis-je avec bienfiance
Me présenter?

FINETTE.

Oh! oui, j'allais vous avertir.

LUZI.

Prenez-vous-en, Laurette, à mon impatience,
(à Finette)

Si, sans être appelé... Madame va sortir;
Faites préparer la voiture. (*Finette sort.*)

SCÈNE III.

LUZI, LAURETTE.

LUZI.

MAIS, quel éclat! comme votre beauté
Prête encore à votre parure;
Dans ces ajustemens, bien loin d'être emprunté,
Votre maintien, je vous assure,
Vous donne un air de dignité.
Tel était votre état; & votre obscurité
Fut une erreur de la nature.

L A U R E T T E.

L'ambition n'a point égaré mes souhaits,
Et sous mon humble toit, contente de vous plaire,
Luzi, je n'eusse cru jamais
Être pauvre, vous étant chère.

Votre amour, aujourd'hui, me comble de bienfaits,
Je m'en pure, pour vous complaire :
Mais... les dois-je accepter, puis je en jouir en paix,
(Je m'en rapporte à vous) sans l'aveu de mon père ?

L U Z I.

Son aveu ? je l'aurai... Croyez que notre amour
Le comblera de joie : heureux dans ce séjour,
Il partagera votre aisance,
Passant de la misère au sein de l'opulence,
Doutez-vous qu'il bénisse & sa fille, & le jour
Qui l'a tiré de l'indigence ?

L A U R E T T E.

Vous me trompez. C'est vous, Luzi,
Vous, qui cherchez à me séduire.
Mon père, dites-vous, viendra me joindre ici,
Il approuvera tout. Eh bien ! s'il est ainsi,
Pourquoi tarder à l'en instruire ?
Vous avez cru, sans doute, amuser mon ennui...
Ce billet inventé pour lui donner le change
Sur vous, sur le motif qui me ravit à lui,
N'étoit qu'un piège adroit... Monsieur, dès au-
jourd'hui,
Je veux retourner à Coulange.

Mon pere est bon , sensible , il me pardonnera :

Je lui dirai mes torts , les vôtres ; il verra

Que fidele à l'honneur , malgré mon imprudence ,

Je suis digne de lui , de toute sa clémence ;

Et quant à mes deux jours d'absence ,

Aux yeux des habitans , il les excusera.

L U Z I .

Non , ne me quittez pas , Laurette.

Si vous aimez Luzi , craignez son désespoir.

Exigez , ordonnez , vous serez satisfaite ;

Mais ne me privez pas du bonheur de vous voir.

Demain je vole aux pieds de votre pere ;

Je le fléchis , l'ainène en ce séjour.

Dans mon cœur , avec vous , il lira sans détour ;

Il y verra combien vous m'êtes chere ;

Et que mes vœux se bornant à vous plaire ,

Je prise vos vertus autant que votre amour.

L A U R E T T E .

Je vous connus sincère , & maintenant j'ignore

Si je puis vous en croire avec sécurité.

Peut-être tendez-vous encore

Un piège à ma simplicité.

Vous , Luzi , vous pourriez , oubliant la distance

Qu'entre vous & mon pere a mis votre naissance ,

D'un pauvre villageois respecter le courroux ?

Vous ne rougiriez pas d'embrasser ses genoux

Pour implorer son indulgence ?

Et vous pensez qu'il pourrait approuver....

SCÈNE IV.**LUZI, LAURETTE, FINETTE.****FINETTE.**

UN nommé Saint-Germain , Monsieur , vient
d'arriver ;

Il demande s'il peut entrer sans imprudence.

LUZI.

Oui , qu'il vienne à l'instant me parler !

FINETTE.

Le voici....

(Elle sort.)

SCÈNE V.**LUZI, LAURETTE, SAINT - GERMAIN.****LUZI.**

EH bien ! depuis deux jours que nous sommes ici ,
Que se passe-t-il à Coulange ?

LAURETTE.

Avez-vous vu mon pere ? est-il bien affligé ?

SAINT - GERMAIN.

Avec un peu d'esprit , croyez-moi , tout s'arrange.
De la commission dont vous m'aviez chargé ,

Je me suis , en honneur , acquitté comme un ange.
 Quoiqu'assez rarement le bon-homme m'eut vu ,
 Je m'étais déguisé , de peur d'être connu.
 Il était important de ne vous pas commettre.
 Bref , dans ses mains moi-même j'ai rendu ,
 Effrontément , & la bourse , & la lettre.

L U Z I.

Il n'a rien soupçonné ?

S A I N T - G E R M A I N .

Bon ! il en est bien loin ;
 Et puis , de ma candeur , l'or était un témoin
 Si sûr , si convaincant... Il est allé répandre
 Soudain , que se voyant réduit presque au besoin ,
 Et de vous une dame offrant de prendre soin ,
 Il n'avait pas pu s'en défendre.

L U Z I , à Laurette.

Vous voyez que sur vous , & sur votre destin ,
 Ce billet a , du moins , tranquillisé Bazile.

L A U R E T T E .

Mais vous me promettez toujours...

L U Z I.

Soyez tranquille ,
 Je tiendrai ma parole. Ecoutez , Saint-Germain ,
 Vous ferez préparer ma chaise pour demain.
 (à Laurette) (Saint-Germain sort.)
 Jamais vos vœux , en moi , ne trouveront d'obstacle.
 Mais voici l'heure du spectacle ,

Et ce serait une incivilité
De faire attendre cette dame
Qui doit vous y conduire.

LAURETTE.

Ah! Luzi, la gaieté
Trouvera maintenant peu d'accès dans mon ame.

L U Z I.

Oubliez vos chagrins, livrez-vous à l'espoir.
Pour vous distraire un peu, je compte sur Hortense;
Au sortir du spectacle, avec elle, ce soir
Nous souperons, pour lier connoissance.

Mais, sans doute, elle vous attend;
Allez, ne tardez plus.

LAURETTE.

J'y vais par complaisance :
Et vous ne venez pas?

L U Z I.

Je vous joins à l'instant.

SCÈNE VI.

L U Z I, *seul.*

DEVANT Laurette, en vain, j'ai feint d'être tranquille;
La démarche m'allarme, & j'en crains le succès.
Je connais le cœur de Bazile :
Il est trop délicat pour consentir jamais

Que sa fille , avec moi , demeure en cet asyle ,

Qu'elle y vive de mes bienfaits....

S'il faut que près de lui sa fierté la rappelle ,

Qu'à me quitter , il veuille la forcer....

La séparation me serait si cruelle ,

Que j'appréhende d'y penser....

S C È N E V I I .

L U Z I , S O L I G N Y .

S O L I G N Y .

EMBRASSE-MOI , mon cher. Où donc est la
petite ?

L U Z I .

Qui ? Laurette ? Elle sort.

S O L I G N Y .

J'en suis au désespoir.

Franchement elle était l'objet de ma visite ;

Ce n'est pas toi que je viens voir.

L U Z I .

Je te croyais encore à Coulange.

S O L I G N Y .

J'arrive.

Il faut à la fortune immoler ses plaisirs.

Tu

Tu sauras mon hisloire. Eh bien ! à tes desirs ,
Laurette est-elle encor rétive ?
Près d'elle es-tu toujours soumis, tendre, empressé ?
Sais-tu qu'un tel amour mérite des éloges.
Ma foi , si tu descends des Gombaut , des Macé ,
Je ne crois pas que tu déroges.

L U Z I.

Situ veux m'obliger , Marquis, pour aujourd'hui
Tu feras trêve au badinage,
Je suis triste, accablé d'ennui,
Et je n'aurais pas le courage
De répondre à ton persiflage.

S O L I G N Y.

Ecoute, mon cher, entre nous,
Tu m'as l'air d'être un peu jaloux.
Mais, dût-on te tromper, point de mélancolie ;
Tu t'es dû préparer à cet accident - là.
Je te l'ai toujours dit, ta Laurette est jolie,
Et quelqu'un te l'enlèvera.

L U Z I.

Accoutumé, sans doute, au cercle méprisable
De ces femmes qu'on devait fuir,
De cette secte & vile & punissable
Qui fait métier de nous trahir,
Tu réduis tout le sexe à leur classe coupable.

B



Tu ne trouvas jamais dans leur société
La douce & simple retenue ,
La candeur , la naïveté,
L'ame de ma Laurette. Elle t'est peu connue,
Si tu peux soupçonner son cœur de fausseté.
Laurette me tromper! Ah! jamais. Sa beauté
Est le moindre bienfait dont le Ciel l'ait pourvue,
Et c'est sur sa bouche ingénue,
Que réside la vérité.

S O L I G N Y .

Tu le dis, & je veux t'en croire.
Mais puisque ta maitresse avec toi n'a nuls torts,
D'où provient donc ton humeur noire,
Ton chagrin?

L U Z I .

D'où? de mes remords.
Ah! Soligny, combien je suis coupable,
Et que j'étais peu fait pour être criminel!
J'ai déchiré le cœur du plus digne mortel,
Du pere le plus respectable....

S O L I G N Y .

Respectable! oh! parbleu, je te trouve excellent,
Et l'épithete est admirable,
Unique... Respectable! Un rustre, un paysan;
Trop honoré qu'un homme de ton rang

COMÉDIE.

19

Daigne trouver sa fille aimable ,
Et se l'approprier. Il serait très-plaisant ,
Digne même de toi que jusques à présent ,
Ta bizarre délicatesse
Eût aussi respecté l'objet de ta tendresse.
Je n'y verrais pour moi rien d'étonnant ;
Car , soit dit sans blâmer ta gothique sagesse ,
Tu n'as pas l'air entreprenant.

L U Z I.

Tu dis vrai : je n'ai pas encor eu le courage
D'effaroucher sa timide pudeur.
Son air modeste & doux, sa naïve candeur,
En irritant mes feux, arrachent mon hommage,
Et l'amour contre moi devient son protecteur.
Connaisant peu Laurette, & n'ayant pas mon cœur,
Tu peux rire d'un tel langage.
Ni tes pareils, ni toi, vous ne concevez pas
Combien il est flatteur de se dire à soi-même,
J'ai troqué des plaisirs grossiers, peu délicats,
Contre le plaisir pur d'estimer ce que j'aime.

S O L I G N Y.

Voilà des sentimens dignes de l'âge d'or.
Comment ? depuis deux jours que tu peux, sans con-
trainte ,
Disposer d'un pareil trésor ,
N'y pas avoir porté la plus légère atteinte!

B 2

De ce siècle pervers tu fais bien l'ornement.

Ah çà, je voudrais seulement,
Que l'amour, un peu moins, prît sur ton caractère,
Qu'il n'altérât pas ta gaieté.
Jouis, mon cher, à ta manière,
Mais laisse-là ta gravité.

L U Z I.

Tu parles aisément ; tu n'es pas tourmenté,
Poursuivi, comme moi, par les larmes d'un père.

S O L I G N Y.

Quand tu te pendrais, après tout,
Le mal est fait. Le mal..... si c'en est un encore.
Tu vois dans un village une enfant de ton goût,
Elle écoute avec joie un amour qui l'honore,
Et se détermine aisément
'A quitter son hameau, son grossier vêtement,
Sa triste cabane & son père,
Pour suivre à Paris un amant
Jeune, & qui lui promet parure, ajustement,
Petit palais, équipage charmant ;
Moi, je ne vois rien-là que de fort ordinaire ;
Et si tu n'avais su promptement t'en saisir,
J'aurois bien pu te prévenir.

L U Z I.

Combien tu fais injure à l'ame de Laurette,

En croyant que jamais elle eût pu consentir
 A quitter son pere , à le fuir !
 Pourquoi ? Pour acheter au prix de sa défaite
 L'opulence & le repentir.
 Pour lui rendre justice , apprends à mieux connaître
 Quel fut & mon tort & le sien.
 Je ne te parle pas des feux que tu vis naître :
 Tu fais que son penchant bientôt suivit le mien.
 Mais malgré sa tendresse , en vain, pour la conduire
 A ce pas dangereux , dont j'ai tant de remords ,
 J'employai de l'amour les plus puissans efforts.
 Reproches , pleurs , sermens, rien ne put la séduire.
 Il est donc un instinct propice à la beauté ,
 Qui plus fort que les soins d'un amant qu'on adore ,
 Préserve la simplicité
 Des dangers que même elle ignore.
 Enfin , par mes devoirs arraché de ces lieux
 Que mon amour me rendait précieux ,
 J'obtiens qu'au point du jour, au bout de son village,
 Elle viendra sur mon passage
 Recevoir mes derniers adieux.
 Ce fut-là que sans me contraindre
 Ayant encor déployé vainement
 L'éloquence du sentiment ,
 Ce langage si vrai que l'art ne peut atteindre ,
 C'en est assez , lui dis-je , avec fureur ,

R 3

Vous voulez mon trépas , vous le voulez , Laurette,
Puisque vous préférez votre obscure retraite

A mon repos , à mon bonheur.

Mon désespoir est votre ouvrage ;

Mais n'importe , je pars ; & ma mort ... à ces mots

La pâleur couvre son visage :

Ses larmes s'ouvrant un passage ,

Baignent son sein suffoqué de sanglots ,

Et par sa douleur affoiblie ,

Ses traits m'offrent bientôt l'image de la mort,

Accablé , déchiré , je ne songe d'abord

Qu'à la rappeler à la vie.

Mais si-tôt que je vois mes secours & mes cris

Ranimer un peu ses esprits ,

Je profite de sa faiblesse

Pour me l'assurer sans retour ;

Et quand ses yeux s'ouvrent au jour

Elle est , sans le savoir , déjà loin du séjour ,

Qui vit élever sa jeunesse.

SOLIGNY.

J'entends , tu l'enlevas ; le mal n'est pas si grand ;

Je crois la voir d'abord jouant la désolée ,

Regretter son pere un moment ;

Mais de sa perte apparemment ,

Le cher Luzi l'eut bientôt consolée,

C O M E D I E.

2

L U Z I.

Pour tromper sa douleur , pour calmer ses regrets ,
Je fis, par une route à la nôtre opposée ,
Rendre au pere un billet d'une main déguisée ,
Dont voici le sens à-peu-près.
« Soyez tranquille ; une Dame connue ,
» D'une compagne ayant besoin ,
» Emmene votre fille , elle en aura grand soin ;
» Et dans peu vous saurez ce qu'elle est devenue ».
A ce billet je joignis un présent...

S O L I G N Y.

Quoi ! tu fais mon secret pour adoucir les peres ,
C'est le plus sûr , mon cher , & l'or légèrement
Les fait passer sur ces miseres.
C'est un métal bien consolant.

L U Z I.

Non pas pour celui-là , de qui l'humeur altiere
Ne se sent pas de son obscurité.
Né pour un autre état , son ame haute & fiere
En conserve l'honnêteté ;
Et nous lui devons la justice
De respecter en lui la noblesse du cœur.
Peut-être que du sort éprouvant le caprice ,
Nous n'égalerions pas ce mortel plein d'honneur.
Souviens-toi , Soligny , de ce jour où l'orage
Avait sur son faible héritage
Versé l'infortune & l'horreur :

B 4

Quelle amertume éprouvait son courage
 En repoussant nos dons offerts par la pitié :
 Ciel ! faut-il qu'à ce point je sois humilié ;
 Disait-il en versant des larmes ,
 Qu'un guerrier qui trente ans servit son Souverain ,
 Estimé de Berwik , compagnon de ses armes ,
 Soit réduit à tendre la main !...
 J'entends quelqu'un,

SCENE VIII.

LUZI, LAURETTE, SOLIGNY.

LUZI.

COMMENT ? c'est vous, Laurette ?
 Déjà de retour ?

LAURETTE,
 Dieu !

LUZI,

D'où vous vient cet effroi ?
 Vous voilà tremblante , défaite...

SOLIGNY.

Vous est-il arrivé quelque accident ? je croi
 Que vous ne craignez pas de parler devant moi.
 Au surplus ordonnez , soudain je fais retraite.

LAURETTE.

Non , Monsieur , d'ailleurs ce n'est rien.

Un mouvement involontaire
M'a fait précipiter... Ne me sentant pas bien ,
Luzi, j'ai cru devoir revenir ... mais j'espere...

L U Z I.

Laurette, je vous crois sincere ;
Mais ce trouble , cet embarras
Semble cacher quelque mystere :
Si je dois l'ignorer, ne me l'apprenez pas.
Mais ... pouvez-vous blâmer ma tendre inquiétude ?

L A U R E T T E.

Rassurez-vous, Luzi, j'ai seulement
Besoin d'un peu de solitude.
Permettez que tous deux je vous quitte un moment.

L U Z I.

Nous vous laissons , nous allons chez Hortense
Rejetter sur quelqu'accident
Ce manque de parole. Au souper cependant,
Pourrons-nous la flatter d'avoir votre présence ?

L A U R E T T E.

J'irai vous y trouver.

S O L I G N Y.

Ne comptez pas sur moi.

(à Laurette)

J'en suis désespéré... Vous pensez bien , je croi,
Que votre compagnie à tout est préférable :

Mais une affaire indispensable
M'arrache de Paris au moins jusqu'à demain.

LAURETTE,

LAURETTE, à *Luzi*.

Vous pouvez avec vous emmener Saint-Germain ;
Finette me suffit.

LUZI.

Adieu ... vous que j'adore,
Vous dont l'amour fait mon bonheur !

Laurette,...

LAURETTE, à *part*.

Hélas !

LUZI.

Je vous suis cher encore...
Vous n'auriez pas de secret pour mon cœur,

SCÈNE IX.

LAURETTE, *seule*.

ME voilà seule enfin : grand Dieu ! quel parti
prendre ?

Mon pere à l'instant va venir :

Dois-je l'éviter ou l'attendre ?

Quel jugement vais-je subir ?

Mon pere que j'ai fui, désolé... mais que j'aime,

Mon pere ... l'honnêteté même,

Me retrouver en ce séjour !

Combien il doit me croire avilie & coupable !

Qu'il est loin de penser que jusques à ce jour

Luzi, ce mortel estimable,
Ait daigné respecter l'objet de son amour !
Ma situation est-elle assez affreuse ?
Il vaut mieux m'épargner la honte de le voir.
Moi, l'éviter ! que dis-je, malheureuse ?
Moi, le réduire au désespoir !
Non contente d'avoir mérité sa colere ,
M'attirerai-je encore sa malédiction !
Ne suis-je plus sa fille ?.. indigne de ce nom ,
Je dois en révéler l'auguste caractère.
Qu'il tienne devant lui mes yeux humiliés ,
L'opprobre est la peine du crime.
Oui, dût-il m'immoler au courroux qui l'anime ,
Je dois l'attendre & tomber à ses pieds.
Mais est-il un pere inflexible ?
A mes larmes , à mes regrets
Le mien ne peut être insensible.
L'amour du Comte , ses bienfaits ,
Et plus encor mon âge , ma foiblesse ,
Pourront excuser mon erreur :
Tout n'annonce qu'en ma faveur
Le ciel lui-même s'intéresse.
Dans le cœur de mon pere il sera mon appui...
Par quel événement il me rappelle à lui !
Un embarras tantôt arrête ma voiture ;
Mes yeux se portent par hasard
Sur quelqu'un qui semblait, d'un avide regard ,

Chercher mes traits à travers ma parure ;

J'avance la tête , ô terreur !

C'est mon pere. Il soupçonne encor ses yeux d'erreur,

Et ne me reconnaît qu'au cri que la nature

Et le saisissement arrachent à mon cœur....

J'ai cru l'entendre ... une frayeur subite...

Gel !

SCÈNE X.

LAURETTE, BAZILE.

BAZILE.

ÊTES-VOUS seule ?

LAURETTE.

Oui , j'ai su vous obéir.

BAZILE.

Que faites-vous ici ?

LAURETTE, *voulant tomber à ses pieds.*

Mon pere !

BAZILE, *la retenant.*

Je vous quitte

De vos larmes. Parlez. Vous pleurerez ensuite ,

Vous en aurez tout le loisir.

Il me paraît que l'opulence

Du vice en ce pays prévient tous les souhaits.

Ne rougissez-vous pas de vous , de votre aïfance ?
Osez-vous vous parer de ces honteux bienfaits !

LAURETTE.

'Ah ! ne m'accablez pas ! qu'un reste de tendresse
Vous parle encor en ma faveur,
Daignez , malgré mes torts , croire que ma faiblesse
N'eut jamais dégradé mon cœur ;
Jamais je n'eusse eu la bassesse
D'oublier...

BAZILE.

Taisez-vous ; le mensonge me blesse
'Autant que votre faute. Au poids de ma vieillesse
Vous ajoutez celui du déshonneur.
Il faut que j'y succombe... Et votre séducteur ,
C'est Luzi , c'est ce même Comte
De qui la générosité....
Je l'admirais , le traître ! Il a la lâcheté
De croire me payer ma honte :
Il s'est imaginé que venant à l'appui
D'un ridicule & grossier artifice ,
Son or saurait un temps amuser mon ennui ,
Et que mon cœur enfin , séduit par l'avarice ,
Pourrait s'accoutumer à vous voir avec lui ,
Marcher paisiblement dans les sentiers du vice.
Il s'est trompé. J'ai vu d'abord que ce billet
N'étoit qu'une vile imposture :
J'ai , qui plus est , reconnu le valet.

Feignant de croire tout , dévorant mon injure ,

A son insu je marche sur ses pas ;

J'arrive ; de cette demeure

Je crois vous voir sortir ; à cet aspect , sur l'heure

La fureur me ranime , & je n'hésite pas

A courir après l'équipage.

Il m'échappait, La force & non pas le courage

M'abandonnait , lorsque cet embarras

Est venu par bonheur au secours de mon âge.

Vous l'avouerais-je ; à mon abord ,

Croyant voir dans vos yeux la honte & le remords,

J'ai presque oublié votre crime.

Contre un penchant illégitime

Faites un courageux effort ,

Et mon cœur vous rend son estime.

Suivez-moi : hâtez-vous d'abandonner ces lieux ;

Venez dépouiller sous mes yeux

Ces habits dont pour moi l'aspect est un supplice ,

Ces honteux ornemens dont se pare le vice

Pour paraître moins odieux.

Dans le village , au reste , on n'a point connoissance

De cet événement qui vous ferait rougir ,

Et qu'a déguisé ma prudence ;

Vous pouvez avec moi sans crainte revenir...

LAURETTE.

Où , mon pere ?

B A Z I L E.

Au séjour où vous prîtes naissance ;

**A Coulange, Venez, Le temps est précieux,
Osez-vous balancer.**

LAURETTE.

Pardonnez , ô mon pere !

Si je tarde à vous satisfaire.

Les replis de mon cœur vont s'ouvrir à vos yeux.

Ne vous offenez pas d'un reste de faiblesse.

Lu: m'est cher , je confesse ;

Quelque coupable qu'il paraisse ,

Luzi ne peut m'être odieux.

Ne croyez pourtant pas que mon ame balance.

Je veux m'en détacher. Je suis prête à le fuir :

Mais le quitter en son absence ,

Lui laisser soupçonner que j'ai pu le trahir...

BAZILE.

Que dis-tu ? malheureuse ! & que t'importe encore

L'opinion d'un suborneur ?

Ose-tu me parler du feu qui te dévore ,

Vil ouvrage d'un séducteur

Dont les soins, les bienfaits, ces bienfaits que j'abhorre,

Ne tendaient qu'à ton déshonneur !

Et tu l'aimes , ton cœur préfère

A ton devoir , à moi , ce coupable mortel ,

Ton ennemi le plus cruel !

Tu oses le quitter ! tu crains de lui déplaire !

Ah ! quand il a fallu fuir , désoler ton pere ,

L A U R E T T E ,

Tu n'as pas eu cette timidité,
 Qu'attends-tu de sa lâcheté ?
 Qu'il arrive pour te soustraire
 Une seconde fois à mon autorité !

Ah ! crois-moi , perds cette espérance,
 Je suis sans armes , seul , & par l'âge abattu ,
 N'importe. On me verra sur ta porte étendu ,
 Des hommes & du ciel implorer la vengeance ,
 Les animer de mes transports.

Pour aller à toi , le perfide
 Sera forcé de marcher sur mon corps ,
 De m'écraser sous son poids homicide.
 Et de ce spectacle effrayés ,
 Les passans pleins d'horreur diront avec menace ,
 Voilà son pere qu'elle chasse ,
 Et que son amant foule aux pieds.

L A U R E T T E .

Mon pere , épargnez-moi cette image terrible ;
 Non : le Comte à ce point n'est point dénaturé ,
 Rien de plus doux , de plus sensible ,
 Vous lui serez respectable & sacré.

B A Z I L E .

D'un traître qui me déshonore
 Peux-tu bien me citer le respect imposteur !
 Crois-tu qu'il me séduit encore
 Avec sa funeste douceur !
 Qu'il vienne devant toi , je saurai le confondre.

Ou

Ou qu'il tremble plutôt de rencontrer mes pas ;
Car si de lui tu peux répondre ,
De moi , de ma fureur , je ne répondrais pas.

LAURETTE.

Non. Ne le voyez pas , évitez sa présence ;
Mais permettez du moins qu'un éternel adieu...

BAZILE,

Moi ? que seule avec lui je vous laisse en ces lieux !
Je n'en aurai jamais la lâche complaisance.

Tant qu'il a pu vous cacher à mes yeux ,
C'était votre crime à tous deux ,
Je n'en étais pas responsable :

Mais le ciel vous remet sous ma garde aujourd'hui ;
De vous dès ce moment je réponds devant lui ,
Et de vos actions je deviendrais coupable.

LAURETTE.

Vous me percez le cœur ; n'importe , j'obéis.
Je ne le verrai plus ... c'en est fait ... je souscris
A vos ordres sans résistance.

Mais , qu'une grace soit le prix
De mon aveugle obéissance.

Je tiens , pour l'obtenir , vos genoux embrassés.
Mon pere , je suis prête à vous donner ma vie :
Mais cet infortuné que je vous sacrifie ,
Oserai-je penser que vous le haïssez ,
Au point de desirer que son trépas expie
Les torts dont vous le punissiez.

C

Souffrez que quelques mots à la hâte tracés
L'instruisent que c'est vous...

BAZILE.

Non, je veux qu'il ignore
Mes desseins & votre séjour.
Ne voudriez-vous pas qu'à votre pere un jour
Il vînt vous enlever encore ?
Vous craignez, dites-vous, de causer son trépas !
Ah ! qu'il meure de honte, il se ferait justice.
Mais qu'au tombeau, l'amour précipite ses pas,
Que cette peur s'évanouisse ;
Les libertins n'en meurent pas.
Pour la dernière fois suis-moi, viens ou redoute
Ma malédiction. Tremble de différer.
Quiconque de l'honneur a pu quitter la route,
N'a plus que l'espoir d'y rentrer.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCÈNE PREMIERE.

FINETTE, *seule.*

ON n'est pas de retour encor.
Bon. Tant mieux, Il est tard, & j'appréhendois fort
De m'être fait une querelle...
Quoique Laurette semble aussi douce que belle,
Je ne lui reproche qu'un tort,
C'est de ne m'avoir pas prise pour confidente.
Me trouve-t-elle donc l'air d'une surveillante?...
Au soupçons que j'avois tantôt,
J'en reviens malgré moi : Soligny fait... lui plaire !
Ces feux encore cachés dans l'ombre du mystère,
N'éclateront pour nous, peut-être que trop tôt ;
Et je dois m'attendre sans cesse
À quelque dénouement qui me chasse d'ici.
Quoi ! mon esprit n'aura-t-il pas l'adresse
D'inventer quelque ruse afin d'être éclairci ?

C 2

A s'assurer de ce qu'il en peut être ?
Par plus d'un aiguillon n'est-il pas excité ?

L'amour de notre jeune maître....
Mon intérêt sur-tout la curiosité....
A demain, nous verrons.

SCÈNE II.

LUZI, FINETTE.

LUZI.

AH ! te voilà, Finette ?
Je me suis avec peine éclipsé d'un repas,
Dont le tumultueux fracas
Et les plaisirs bruyans, bien plus que délicats,
Me laissent regretter de n'y point voir Laurette,
Et ne m'en dédommageaient pas,
N'est-elle pas encore remise
De son indisposition ?

FINETTE.

Qui le fait mieux que vous ? J'ai lieu d'être surprise
D'une semblable question.
Je pense que vous l'avez vue
Depuis qu'elle est dehors.

L U Z I.

Qu'elle est dehors ! Comment ?

Laurette est sortie !

F I N E T T E.

Oui vraiment ,

Presqu'aussi-tôt que vous, & n'est pas revenue.

L U Z I.

Et quelque domestique a-t-il suivi ses pas ?

F I N E T T E.

Non. Nous ne savons tous qu'elle temps elle a su
prendre ,

Pour disparaître ainsi sans qu'on ait pu l'entendre.

La Fleur étoit resté pour lui donner le bras.

L U Z I.

Elle est sortie.... il faut l'attendre.

Allez dire à mes gens qu'on ne se couche pas.



SCÈNE III,

LUZI, *seul.*

LAURETTE être dehors à cette heure, sans suite,

A mon insu : que dois-je en augurer ?

Je crois voir dans cette conduite

Un secret que mon cœur tremble de pénétrer.

Laurette, ah ! Dieu ! Laurette, user de stratagème

Pour m'abandonner, pour me fuir !

Est ce l'effet d'un repentir

Et d'un retour sur elle-même ?

'Ah ! que ne puis-je croire ou même supposer

Que le parti qu'elle a pris soit honnête !

Mais j'ai beau sur ce point vouloir m'en imposer,

Chaque réflexion où mon esprit s'arrête,

M'oblige de m'y refuser.

Un reste de pitié, d'intérêt pour ma vie,

L'eût fait m'écrire au moins quelques mots consolans ;

Sa lettre ne l'eût point trahie

Et m'aurait épargné des soupçons accablans.

Laurette me tromper ! Laurette être insensible

Au désespoir de son amant !

Elle qui ce matin d'un air tendre & paisible

Me témoignait encor ... non, il n'est pas possible,

Hélas ! si dans ce même instant
Où mes soupçons lui font cette injure cruelle ,
Ma Laurette arrivait innocente & fidelle !
Pour l'en dédommager , mon amour , mes bienfaits ,
Mon sang même , mon sang suffiroit-il jamais !
Ciel ! quel plaisir j'aurais à m'avouer coupable !
Combien de larmes , quel transport
Lui ferait oublier un tort...
Que l'état où je suis rend sans doute excusable !
Mais je n'ose livrer mon cœur
A l'espoir d'être condamnable ;
Non , je n'aurai pas ce bonheur.
J'entends un équipage... Est-ce?... ô Dieu!.. je redoute
De voir se dissiper le rayon qui m'a lui...
Il s'arrête , je crois... Non , il poursuit sa route ,
Et mon espoir passe avec lui.



SCÈNE IV.

LUZI, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, *tenant un paquet de hardes.*SANS vous importuner, Monsieur, puis je?...
LUZI.

Eh bien, qu'est ce ?

SAINT-GERMAIN.

C'est un paquet à votre adresse.

LUZI.

Un paquet ! savez-vous de quel part il vient ?

SAINT-GERMAIN.

On n'a rien dit.

LUZI.

Ouvrez ; voyons ce qu'il contient.

Que vois je ? ô ciel ! les hardes de Laurette,

Ses bijoux ... voilà donc le mystère éclairci.

C'en est assez ... cette preuve est complète.

Il est donc vrai ... Je suis trahi.

Comme elle a su cacher cette trame odieuse !

La perfide ... & voilà cette candeur heureuse

Que je croyais ne pouvoir trop vanter ;

A l'instant où mes pleurs regrettent l'infidèle,

Un autre ... ah ! Dieu, cette idée est cruelle,

Et je ne puis la supporter.
Quelque soit ce rival, j'en aurai connaissance ;
Et si le feu qu'en mon sein tour-à-tout
Attifait la rage & l'amour ,
Ne m'a pas consumé devant le point du jour ,
Je ne mourrai pas sans vengeance.
C'est quelqu'un de ces faux amis
A qui se confia ma crédule imprudence ,
Peut-être Soligny ... nous en fûmes épris
Tous deux en même-temps... Simple & dans l'innocence ,
Elle ignorait alors la fausseté...
Quel soupçon tout-à-coup ! quelle affreuse clarté !...
J'en suis trop sûr ; ils font d'intelligence.
Ce retour , ce refus de souper chez Hortense ,
Tout cela n'est qu'un jeu qu'ils avaient concerté.
Oui , c'est Soligny , c'est ce traître
Qui de mon amitié me punit aujourd'hui.
Dans cette opinion , je m'égare peut-être...
SAINT-GERMAIN.
Non , Monsieur, si quelqu'un vous l'enleve, c'est lui.

L U Z I.

Me l'enlever !

SAINT-GERMAIN.

Tantôt avec Finette

Nous en parlions encor.

L U Z I.

Lui m'enlever Laurette !

Lui que j'avais cru mon ami !
Je prétends m'éclaircir. Tu fais bien sa demeure.

S A I N T - G E R M A I N .

Oui , Monsieur , ici près.

L U Z I .

Va , cours savoir sur l'heure
S'il est chez lui : sur-tout informe-toi
De ce qu'il fit hier , tâche qu'on te réponde :
Ne crains point d'éveiller son monde.
S'il le trouve mauvais , je prends le tort sur moi.

S C È N E V.

L U Z I , *seul.*

Q U E L amas de noirceurs que j'ai peine à com-
prendre !

Me renvoyer mesdons , vouloir me faire entendre
Qu'elle dédaigne mes bienfaits.

La cruelle qu'elle est ! se peut-il qu'elle espere
Trouver quelqu'un dont le cœur vrai , sincere ,
L'adore comme moi ? Non , perfide , jamais.

Mon tort fut de t'aimer avec trop de faiblesse.
Tes desirs prévenus comblés par ma tendresse ,
Se sont éteints. Tel est ce sexe dangereux ;
Il se lasse de tout , & même d'être heureux.
Holà , quelqu'un !

SCÈNE VI.

LUZI, FINETTE.

FINETTE.

MONSIEUR, que vous plaît-il ?

LUZI.

Finette,

Emportez ces habits, ôtez-les de mes yeux.

Non, laissez-les.

FINETTE, *tenant le paquet.*

Monsieur !

LUZI.

Egaré, furieux,

Mon cœur ne fait ce qu'il souhaite...

Du tour affreux que l'on me préparait,

Si j'en crois Saint-Germain, vous aviez connaissance

FINETTE.

J'avais bien quelque défiance

Au sujet du Marquis ; mais un zèle indiscret

Me paraissait une imprudence...

LUZI.

De cette horrible trahison

Vous êtes donc persuadée !...

Toute accablante qu'est cette cruelle idée,

Je vois que vous avez raison.

Sans doute qu'à présent leur flamme satisfaite...

Je ne démêle pas ce que mon cœur projette ;

Mais à me tourmenter moi-même ingénieux...

Retirez-vous : depuis que j'ai perdu Laurette ,

Tout le monde m'est odieux.

*(Finette sort & emporte le paquet
des hardes de Laurette.)*

SCÈNE VII.

LUZI, SAINT-GERMAIN.

LUZI.

Ton retour me tardait. Eh bien, quelle nouvelle ?

SAINT-GERMAIN.

J'ai réveillé le Suisse.

LUZI.

Et que t'a-t-il appris ?

SAINT-GERMAIN.

Tout semble confirmer vos soupçons ; le Marquis
Est parti vers le soir à la même heure qu'elle.

LUZI.

En même-temps ! fait-on quel chemin il a pris ?

SAINT-GERMAIN.

Non ; mais on croit pourtant qu'il est à la campagne.

COMEDIE.

45.

LUZI.

Sans suite, apparemment ?

SAINT-GERMAIN.

Un valet l'accompagne.

LUZI.

Quelle voiture a-t-il ?

SAINT-GERMAIN.

Son vis-à-vis.

LUZI.

Quand l'attend-on ?

SAINT-GERMAIN.

Mais ce matin, peut-être.

LUZI.

Me voilà convaincu. C'en est assez. Le traître !

Il croit jouir en paix ... ah ! qu'il n'y compte pas.

Au bout de l'univers j'irai suivre ses pas :

J'y poursuivrai sa proie au péril de ma vie ;

Je l'arracherai de ses bras ;

Ou je saurai laver dans le sang des ingrats

Mon injure & leur perfidie.

(*Saint-Germain sort.*)



SCÈNE VIII.

LUZI, SOLIGNY.

SOLIGNY.

Bon jour, Luzi. Tu viens, dit-on,
De m'envoyer chercher ! j'arrive ; & sans descendre,
J'ai volé chez toi pour apprendre
A quoi je te puis être bon.

LUZI.

A me débarrasser d'un rival ; d'un perfide ,
Ou du jour qui m'est en horreur.
Laurette a disparu. Quelqu'espoir qui vous guide ,
Il faut ou me la rendre, ou m'arracher le cœur.

SOLIGNY.

'Autant que toi, du moins, mon très-cher, j'ai l'envie
De me couper la gorge, & que quelqu'un expie
Le tour affreux qu'aujourd'hui l'on m'a fait.
Ce ne sera pas toi, cependant, s'il te plaît ;
Entendons-nous, je t'en supplie.
Laurette t'a quitté. Quelqu'un te l'a ravie !
Je te l'avois prédit ; j'en suis fâché pour toi ;
Tu l'aimais, elle était jolie ;
Mais, en honneur, ce n'est pas moi.
Non que je veuille en fait d'amour & de maitresse

Me piquer de délicatesse.
Sur cet article-là , j'excuse en mes amis ,
Et je me pardonne à moi-même
Quelques petits larcins passagers & permis
Qu'autorise l'usage ; enfin , j'ai pour système
Qu'il faut que chacun vive ; & malgré que je t'aime ,
Mon cher Luzi , de tout mon cœur ,
Si voulant t'attraper on m'eut fait l'avantage
De me choisir , je ne crois pas , d'honneur ,
Que j'eusse poussé le courage
Jusques à m'armer de rigueur.
Quant aux enlevemens, c'est toute une autre chose ,
Je n'en suis plus , le cas est trop grave aujourd'hui.
Et si pour me tuer tu n'as pas d'autre cause ,
Laisse-moi vivre encor ; & viens voir si l'ennui
Tient contre un déjeûné , tel que je le propose.

L U Z I.

Vous avez disparu , pourtant ,
Tous deux hier au même instant.
Vos gens , de ce voyage , ignoraient le mystère.
Vous avez refusé sous un prétexte vain
De souper avec nous. Il est d'ailleurs certain ,
Que dès long-temps elle avoit su vous plaire.

S O L I G N Y.

J'aurais , assurément , le droit de me piquer
De cette défiance où ton esprit s'obstine ;
Mais je t'aime , & malgré l'humeur qui me domine ,

Je veux bien encor m'expliquer,
Au même instant que moi ta Laurette est partie !
A cela je ne fais aucune répartie.
C'est un de ces événemens
Qui font l'intrigue des romans,
Un hasard singulier. Elle me parut belle,
Charmante, & j'avouerais que j'en fus très-épris ;
Mais à tous ceux qui la trouveront telle,
Si ton projet est de chercher querelle,
Je plains la moitié de Paris.
Reste à l'interpréter. L'énigme du voyage
Mystérieux, & son motif secret,
C'est l'article important, celui qui davantage
Le tient au cœur. Eh bien, je vais te mettre au fait.

LUZI.

Il me suffit, je vous dispense...

SOLIGNY.

Non, je veux pour t'ôter toute ombre de soupçon,
Te mettre dans ma confidence.
Hier, en te quittant, ma tendre impatience
M'a fait courir en petite maison...
C'était un rendez-vous ... à part ... pour la décence...
Avec la tante du Baron ;
Tu la connais, c'est un tendron
D'environ cinquante ans, dont j'aimais la richesse,
Le

Le crédit à la Cour , le rang , & cætera...
Je voulais l'épouser ; & pour l'amener-là ,
Dieu fait combien j'offrais de soins & de tendresse :
Ma conduite , pendant un grand mois & demi ,
Fut un chef-d'œuvre de prudence ;
Eh bien , admire l'art de ce sexe ennemi ;
Je suis sa dupe , oui , mon ami ,
Elle a surpris ma crédule innocence.
Ce n'est pas tout encore , malgré ma répugnance ,
Dans le rôle d'époux à regret engagé ,
On se plaint aujourd'hui de ma persévérance :
Bref. Ce matin , mon cher , j'ai reçu mon congé.

Le voici , la forme en est neuve.

« Ne me revoyez plus , cette légère épreuve
» Me suffit. Renoncez , Monsieur , à vos projets :

» Il me faut un mari qui m'aime ,

» Et croyez que je m'y connais ,

» Votre amour ne sera jamais

» Ce qu'il faudrait à mon ardeur extrême ».

Voilà mon aventure : elle est autre que celle
Que tu m'attribuais , je pense. On m'enlevait
Comme aujourd'hui l'on enlève ta belle.

J'ai succombé , moi : puisse-t-elle

S'en tirer mieux que je n'ai fait !

Je n'imagine pas qu'à présent , mon cher Comte ,
Il puisse te rester des soupçons sur mon compte ;

D.

Mais , n'entrevois-tu pas quelqu'autre séducteur
Qui , plus heureux que moi , t'ait ravi ta Laurette ?

L U Z I .

Non , je m'y perds , pardonne à ma douleur ,
A mon amour , à ma fureur ,
L'injustice que je t'ai faite.

S O L I G N Y .

Tu te moques , mon cher , de vouloir t'excuser.
Si je t'avais enlevé ta maitresse ,
Je n'aurais pu me dispenser
De t'en faire raison ; il n'en est rien , tout cesse.
Nous voilà bons amis , tant mieux.
Viens déjeuner , ton air désespéré m'excede.

L U Z I .

Je veux mourir.

S O L I G N Y .

Mourir ! tu n'es pas assez vieux,
Crois-moi , conserve ce remède
Pour des malheurs plus sérieux.



SCÈNE IX.
LUZI, SOLIGNY, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN.

MONSIEUR, assurément, le pere de Laurette,
Le bon homme Bazile a part à sa retraite.

LUZI.

Bazile ?

SAINT-GERMAIN.

Ecoutez-moi ; je viens, avec Finette ;
De visiter par curiosité
Ce paquet que tantôt on avoit apporté.

LUZI.

Eh bien !

SAINT-GERMAIN.

Jugez de ma surprise extrême
En y trouvant cette bourse, la même
Que par mes soins vous lui fites tenir.

LUZI.

A son pere ?

SAINT-GERMAIN.

Voyez.

LUZI.

Ma Laurette est fidele,
C'en est assez, je puis à présent tout souffrir.

D 2

SCÈNE X.

Les Acteurs précédens, LA FLEUR.

LA FLEUR.

MONSIEUR, Monsieur, bonne nouvelle.
Par le plus grand hasard, je viens de découvrir...
Madame est ici près.

LUZI.

Ah ! grand Dieu !

LA FLEUR.

Mais mon zèle

Doit, je pense, vous avertir
Qu'un vieux bon homme est avec elle,
Un payfan : tous deux s'apprêtent à partir.

LUZI.

C'est Bazile, c'est lui, courons le prévenir.

LA FLEUR.

Vous allez la trouver si simplement vêtue,
Que vous ne la remettrez pas ;
Mes yeux l'ont presque méconnue.

LUZI.

N'importe, viens, guide mes pas.

(à Soligni.)

Ah ! mon ami, je vais la voir encore,
Je tremble, mes esprits sont prêts à s'égarer.
Que de maux a causé l'amour qui me dévore !

Allons, il faut tout réparer.

Fin du second Acte.



A C T E III.

*La Scène est dans une hôtellerie, près de la maison
de Luzi.*

SCÈNE PREMIERE.

LUZI, SOLIGNY, LA FLEUR.

LUZI.

TU m'assures qu'elle est dans cette hôtellerie?

LA FLEUR.

Oui, Monsieur.

LUZI.

T'a-t-on vu?

LA FLEUR.

Je ne le pense pas.

Toute entiere à sa rêverie....

LUZI.

Et son pere, un vieillard, accompagne ses pas.

D 3

GROSPIERRE.

Pour faire croire à Simonin....

JEANNETTE.

(*Ceci plus vite, et par gradation.*)

Que l'obstacle au mariage.....

GROSPIERRE.

Venant à présent.....

JEANNETTE.

De la fille...

GROSPIERRE.

Du neveu...

JEANNETTE.

Ce seroit à elle....

GROSPIERRE.

Ce seroit à lui....

JEANNETTE.

A payer.....

TOUS DEUX.

Le billet. — Le billet.

JEANNETTE *appuyant sur les mots.*

Qu'il est donc de son intérêt.....

GROSPIERRE *de même.*

Que c'est de son avantage....

JEANNETTE.

De renoncer au plutôt.....

GROSPIERRE.

De détruire à jamais.....

JEANNETTE.

Le traité...

GROSPIERRE.

Qui les lie....

TOUS DEUX *avec une grande joie.*

C'est cela. — C'est cela.

GROSPIERRE.

Et puis le mariage de Pauline, et puis le nôtre, et....

JEANNETTE regardant et le copiant.

Et puis, et puis madame Mathurine qui vient de ce côté. (Ils se retirent un peu en arrière pour ne pas être vus.)

S C È N E XX.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE revenant de chez le Notaire,

MATHURINE.

SIMONIS est plus tenace que je ne croyois!.... Quo vais-je dire à Pauline? Ce neveu, il faut en convenir, seroit un mari bien plus avenant.... Ah! sans ce rix-dit traité!.... Entrons. (Elle appelle au-dedans.) Pauline ?

JEANNETTE se rapprochant.

J'espère qu'elle est si ben cachée... Écoutons... (Elle écoute à la porte.)

MATHURINE au-dedans.

Pauline ? Pauline ? où es-tu donc ?

JEANNETTE contente.

La ruse opère.

MATHURINE au-dedans. On entend les portes qu'elle ouvre, les chaises qu'elle renverse.

Ma fille ? Pauline ? Jeannette ? ma fille ? où sont-elles ? Jeannette ?

JEANNETTE criant.

J'y vais. (A GrosPierre.) Je me charge de Mathurine ; je te recommande Simonin.

SCÈNE XXI.

SIMONIN, GROSPIERRE.

SIMONIN.

V*U*à le moment ; si all' ne veut pas en démontrer , faudra payer, ou, si j'épouse, désoler ce jeune homme : c'est ben désagréable, pourtant.

GROSPIERRE *s'approchant.*

St, st ! monsieur Simonin.

SIMONIN *avec humeur.*

C'est bon, mon ami ; je sais ce que vous voulez ; je vous ferons avertir quand il en sera tems.

GROSPIERRE.

Il n'est pas question de ça. C'est ben autre chose, allais !

SIMONIN.

Quoique c'est donc ?

GROSPIERRE.

Ce jeune homme..... votre rival.

SIMONIN.

Eh bien ?

GROSPIERRE *seignant.*

Eh bien, monsieur..... il vient tout-à-l'heure..... il vient en ce moment même.... il vient d'enlever Pauline !

SIMONIN.

Enlever Pauline ! Lui ? ça n'est pas possible.

GROSPIERRE.

Voulais-vous que je vous le fasse dire par tous ceux ?.....

SIMONIN *encore plus effrayé.*

Il y avoit des témoins ?

GROSPIERRE.

Oh ! pardine, beaucoup ! et je vais les.....

SIMONIN *parléant.*

Non, non, je te crois.... Mais écoute.... N'est-ce pas pas plutôt elle qui a voulu être enlevée par ce jeune homme ?

GROSPIERRE *seignant.*

Elle ? eh ! mon dieu, elle a résisté, mais résisté,.... comme on ne résiste pas ! (*Il se détourne pour rire.*)

SIMONIN.

C'est donc lui ? Je suis perdu.

GROSPIERRE.

Oh bien, lui !.... Il n'a rien voulu entendre : il l'a conduit chez sa tante ; une chaise de poste qui étoit là, et forcé de cocher. Oh ! mais on peut l'attraper ; et quand madame Mathurine saura.... Allons lui dire.

SIMONIN *effrayé.*

Non, non, rien ne presse ; (*à part*) et s'il ne tenoit qu'à moi, elle ne le sauroit jamais. (*Haut.*) Sois tranquille, je me charge de tout. Je saurai lui en parler quand il en sera tems. (*Tout troublé.*) Va-t'en, mon ami ; va-t'en, je t'en prie ; ne parle à personne : fais boire les témoins, bois avec eux, bois à ma santé, bois toujours ; je compte sur la discrétion ; (*il lui donne de l'argent*) j'y compte, et je saurai la récompenser.

GROSPIERRE *comptant l'argent, et à part.*

Il faut qu'il ait bien peur, car il est ben généreux.

SIMONIN *le poussant.*

Va-t'en donc, va-t'en.

GROSPIERRE *s'émoussant et revenant toujours en se retournant.*

Mais c'est que ste pauvre mère....

SIMONIN *le poussant.*

J'entends bien, j'entends bien.

GROSPIERRE *se retournant.*

Et pis ste jeune fille...

SIMONIN le poussant.

Sans doute....

(Même jeu de théâtre , sans qu'on entende ce qu'ils disent.)

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, MATHURINE, JEANNETTE.

(Pendant que Simonin est au fond avec GrosPierre , Mathurine et Jeannette sortent de la maison. Mathurine s'appuie sur Jeannette , et tient à sa main une lettre. Jeannette marche lentement , la soutient en riant sous cape.)

MATHURINE.

SA haine pour Simonin est la cause de sa fuite.

JEANNETTE appuyant cette phrase.

Nous le voyons bien , puisque dans sa lettre , où elle annonce qu'elle va retourner chez sa tante , elle renonce pour jamais à Dulis , pourvu qu'elle ne soit pas la femme de Simonin.

MATHURINE.

C'est affreux ; je som' prise dans mes propres filets. Comme il va triompher ! Le voici..... Laisse-nous. (Elle cache la lettre.)

(Mathurine et Simonin se font des révérences , et s'observent d'un air très-embarrassé. GrosPierre et Jeannette , par-derrrière eux , se sont rencontrés et font des signes. Mathurine et Simonin se retournent par hasard , les voient , et alors ils s'en vont lentement sans rien dire , et se tournant le dos sans faire semblant de rien. Jeannette entre furtivement dans la maison , et GrosPierre , sans être vu , grimpe sur l'arbre où est Dulis.)

S I M O N I N *à part.*

Je crois qu'elle ne sait rien , car elle a l'air triste.

M A T H U R I N E *à part.*

Ho , ho ! il seroit plus insolent s'il savoit ce qui se passe.

S I M O N I N *à part.*

Si je pouvois profiter de l'avis qu'on vient de me donner pour ravoir mon billet ? car c'est bien mon neveu qui est la cause.....

M A T H U R I N E *à part.*

S'il ne sait rien encore , je pourrions retirer mon engagement ; car enfin c'est ma fille qui s'oppose.....

S I M O N I N.

Dépêchons-nous de parler , afin d'être le premier.

M A T H U R I N E.

Prenons les avances , de peur qu'il n'apprenne..... et sachons bien vite à quoi nous en tenir. Eh bien ! mon-tieur Simonin , c'est donc sans regret que vous épousez Pauline ?

S I M O N I N *hésitant.*

Oui : eh , oui !.... Et vous , madame Mathurine , c'est bien aussi sans aucune peine que vous terminez cette affaire ?

M A T H U R I N E.

Mais..... sans doute..... Comment pourrois-je ?..... Vous savez ben le traité qu'ici ce matin....

S I M O N I N.

Oui ; ces billets.... J'aurions aussi ben fait peut-être de ne pas nous lier comme ça....

M A T H U R I N E.

En effet , c'étoit un peu....

S I M O N I N *vivement.*

Imprudent , pas vrai ?..... très-imprudent. On aime son neveu..... on l'aime..... ça , c'est vrai , et pour de l'argent , le désespérer !..... Il y a là quelque chose qui me..... (*Il soupire.*)

MATHURINE.

Et moi donc, qui n'ai qu'une fille! Pour dix mille francs, faire son malheur! Je sens que si je ne me retiens,...

SIMONIN *à part,*

Elle y vient.

MATHURINE *à part.*

Il y arrive. (*Haut.*) Tenez, le voilà votre billet. (*Elle le tire de sa poche.*)

SIMONIN *de même.*

V'là aussi le vôtre.

MATHURINE.

Je le reconnois ben.

SIMONIN.

Ma foi, vous n'auriez qu'à dire un seul mot.

MATHURINE.

Ah! vous n'avez qu'à faire un signe.

SIMONIN.

Et sur-le-champ...

MATHURINE.

Tout aussitôt...

SIMONIN.

Je déchirerai...

MATHURINE.

Je déchire....

TOUS DEUX.

Voulez-vous? Hin!... Faut-il?... faut-il?... Dites...

Oui? oui? (*Avec joie.*) C'est fait.

LES AMANS *à droite et à gauche.*

C'est fait?

TOUS LES PAYSANS *au fond.*

C'est fait.

SIMONIN *confondu.*

Ils sont ici ! Comment ! mon neveu n'a point enlevé Pauline ?

MATHURINE.

Pauline n'est point allée chez sa tante ?

GROSPIERRE.

Eh, mon dieu non ! La suite, l'enlèvement, tout ça c'est de notre façon....

PAULINE.

Oui, nous vous jurons...

MATHURINE.

Les traîtres !

SIMONIN.

Les fripons ! (*Se rapprochant peu-à-peu. Bas.*) Ah ça, madame Mathurine, nous nous sommes bien mis en colère..... A présent, les marierons-nous ?

MATHURINE *bas.*

C'est ce que nous avons de mieux à faire, et tout de suite.

SIMONIN *d son neveu, haut et d'un ton sévère.*

Qu'on s'approche.

MATHURINE *de même.*

Et qu'on écoute.

SIMONIN.

Pour vous punir.....

MATHURINE *d Jeannette et GrosPierre,*

Et tous les quatre au moins. (*Ils soupirent.*)

SIMONIN.

Je vous ordonne.....

MATHURINE.

A l'instant même.

SIMONIN *très-vivement avec gaieté et bonté.*

De vous aimer, de vous marier....

MATHURINE *de même.*

Et de nous embrasser comme vos meilleurs amis.

LES QUATRE AMANS *embrassant Simonin et Mathurine.*

Mon oncle. — Ma mère. — M. Simonin. — M.^{me} Mathurine. *(Ils les embrassent.)*

SIMONIN *attendri à Mathurine.*

Bien ! bien !,.... il faut l'avouer.... ça fait encore plus de plaisir que de gagner dix mille francs.

CHOEUR.

Plus de chagrin, plus de tristesse !

Que chacun célèbre ce beau jour !

Livrons-nous tous à l'allégresse !

La jeunesse est faite pour l'amour.

F. T. N.